

buvette et bâtie sur la berge tente les passagers altérés. Plus loin, sur la rive droite, on devine Saint-Timothée, le coquet petit village; saluons-le: c'est une pépinière d'avocats! Vers dix heures du soir on arrive à Salaberry de Valleyfield, un gros village moitié canadien, moitié anglais — comme son nom. — L'endroit compte environ cinq mille âmes et est un peu plus important que la ville de Mélocheville. La grosse masse grisâtre de la filature de coton se détache sur l'horizon sombre, tout autour des petites lumières scintillent; en bas, sur le quai, des ombres s'agitent, et c'est un bruit de voix, de pas et de tonneaux roulés. Le bateau s'ébranle encore et le lendemain matin on salue Cornwall.

Le retour est encore plus attrayant que l'aller, la route est plus pittoresque et plus accidentée; on descend le fleuve tout droit au lieu de passer par les canaux. Les cascades des Cèdres, celles de Mélocheville et les rapides de Lachine fournissent leurs parts d'incidents. A l'approche d'un saut, les passagères braves se renferment dans leurs cabines, les intrépides se risquent à l'avant du bâtiment pour essuyer l'écume des vagues, et c'est plaisir de voir ces petites têtes blondes se pencher curieuses sur le gouffre..... qui n'en peut mais!

Ah! vive le chaud soleil qui nous ramène tous ces plaisirs et toutes ces joies!

TOUCHATOUT.

LE ZOUAVE, LES BRIGANDS ET LA JEUNE FILLE

Tout le monde a encore vivace à la mémoire ce généreux mouvement des zouaves pontificaux qui, il y a quelques années, laissaient le Canada pour aller s'enrôler sous les drapeaux du pape. En allant combattre si héroïquement pour les droits de l'Eglise, la plus noble des causes, ils ont émerveillé l'univers entier par leur générosité et leur courage intrépide. L'éclat qu'a projeté au loin leurs baïonnettes a rejailli sur le Canada et a décrit un tracé lumineux qui est une gloire nationale.

Le séjour des zouaves à Rome a été marqué par des actes de bravoure et des traits d'héroïsme qui honorent ceux qui les ont accomplis. En dehors même des combats qu'ils ont affrontés si courageusement sur le champ de bataille, ils se sont parfois trouvés dans des positions périlleuses qui leur laissaient peu d'espoir d'échapper à la mort.

L'Italie, comme on le sait, est infestée de brigands qui se cachent dans des antres sauvages où ils vivent de rapines et de crimes. Il arrive assez souvent qu'ils capturent des gens riches et ils obtiennent parfois de fortes rançons pour les rendre à la liberté. Ces brigands sont devenus la terreur des Italiens, et les zouaves étaient la terreur des brigands. Les soldats du pape allaient souvent en expédition pour chasser comme des bêtes fauves ces meurtriers des forêts, qu'ils avaient droit de fusiller lorsqu'ils découvraient leurs cavernes.

Un jour que les zouaves n'étaient pas de service, un de nos compatriotes obtint la permission de sortir de Rome et se dirigea du côté de la campagne. Ses magnifiques paysages, les odorantes prairies et les verts bosquets attirèrent l'admiration du zouave, qui parcourut une longue distance sans presque s'en apercevoir. Arrivé à un endroit où le panorama qui se déroulait à ses regards lui paraissait l'idéal d'un paysage, il s'arrêta pour admirer ce site enchan-

teur et respirer le parfum des fleurs sauvages qu'une douce brise lui apportait. Il s'assied sur cette verdoyante pelouse aussi moelleuse que le meilleur divan. Il contempla pendant longtemps le beau ciel d'Italie qui a fait rêver plus d'un romancier. Le zouave passa de l'admiration au sommeil sans s'en apercevoir.

Tout à coup il est éveillé par une main rude qui le tenait par le bras. En ouvrant les yeux il voit à ses côtés un homme à la figure rébarbative. Sans perdre une seconde, le zouave porte la main à son côté pour saisir son épée, mais le sinistre inconnu lui dit: "C'est inutile, je t'ai désarmé pendant que tu dormais. Je suis le brigand Rodolpho et tu es mon prisonnier. Tu vas t'en venir avec moi, il faut que je passe dans un petit village, je vais te tenir par le bras et on ne me reconnaîtra pas, on croira que je suis ton compagnon; et si tu fais un geste pour me faire reconnaître, je te tire à bout portant." En disant cela le brigand, l'œil en feu, dirigea son revolver du côté du zouave.

Ce dernier ne pouvait se rebeller, car il était tué sur le champ. Il lui fallut suivre le brigand. Ils passèrent par le village comme deux compagnons, et à l'entrée du bois le brigand s'arrêta pour bander les yeux du zouave, afin qu'il ignore le sentier qui conduisait à leur caverne.

A une courte distance de leur repaire le brigand fit tomber le bandeau des yeux du zouave. Il était au milieu d'un bois touffu, où il ne voyait pas quinze pas en avant de lui. Deux minutes après il était rendu. On le fit descendre dans une petite cabane creusée à moitié dans la terre. L'arrivée du chef avec une victime fut accueillie par de féroces applaudissements. Le zouave se trouvait avec douze affreux bandits dont la figure sinistre inspirait la plus grande terreur.

La première question qu'on fit au zouave, fut de lui demander s'il avait des parents de riches qui pourraient le racheter. Le zouave répondit qu'il venait de loin et qu'il ne connaissait personne à Rome qui eût de l'argent. Il dit que le seul bien qu'il avait était sa vie et qu'il l'avait offerte pour la défense du Souverain Pontife.

Comme les brigands avaient perdu tout espoir de gain, il ne leur restait plus qu'un seul moyen d'assouvir leur joie féroce, c'était de tuer leur victime. Ils l'attachèrent alors à un arbre et tirèrent sur lui à la carabine, chacun leur tour. Le zouave qui avait fait le sacrifice de sa vie pour la revendication des droits de l'Eglise, ne craignait pas la mort. Il ferma les yeux, pencha la tête et se tint immobile pendant que ses bourreaux dirigeaient sur lui leurs balles meurtrières. Néanmoins les balles ne l'atteignirent pas.

Après l'avoir ainsi exposé au supplice, les bourreaux le détachèrent de l'arbre. Le chef lui déclara que lui et ses compagnons lui lançaient des balles exprès chaque côté de la tête pour tâcher de le faire mourir de peur; mais voyant son sang-froid, il offrit au zouave qu'il aurait la vie sauve, s'il voulait être un des leurs et faire partie de la troupe de brigands. Le zouave lui répondit avec indignation et fierté: "Vous pouvez me tuer, si vous voulez, je n'ai pas peur, mais vous ne ferez jamais un bandit d'un zouave du pape!"

C'en était fait de lui. Il était facile de prévoir le sort qui l'attendait. Il ne craignait pas de mourir, mais il eut mille fois mieux aimé verser son sang sur le champ de bataille, pour la cause de l'Eglise. Ce qui l'attristait le plus, c'est qu'il n'y avait personne pour dire à sa pauvre mère ce qu'il était devenu, elle qui, dans son malheur, eût trouvé en quelque sorte une certaine consolation si on lui avait dit que

son fils était tombé sur le champ d'honneur, en combattant pour les droits de l'Eglise.

Tout à coup un cri lugubre fit retentir les échos de la forêt. On eut dit des rugissements d'un ours tenant une proie dans ses serres meurtrières. Les bandits avaient compris ce cri qui était pour eux une bonne nouvelle et laissèrent éclater leur joie sinistre avec une férocité capable de mettre en fuite une légion de bêtes sauvages. C'était un brigand qui arrivait avec une jeune fille qu'il avait capturée. Une autre victime allait être immolée dans ce hideux repaire.

Les brigands tinrent conseil pour savoir ce qu'ils feraient de leur dernière victime. Ils décidèrent de tirer au sort afin de choisir celui qui serait son maître et son bourreau. Déjà les préparatifs sont faits pour tirer aux dés. Le zouave demande aux brigands le droit de concourir avec eux. Après quelques hésitations ils lui accordent sa demande. Le chef commence et les autres suivent. Le zouave devait tirer le dernier. Lorsque son tour fut arrivé, il se rend près de la table où étaient les dés. Alors il offre son tour au chef des brigands. Le bandit ne se fit pas prier. Il était déjà rendu près de la table où il déposa son revolver pour prendre les dés des mains du zouave. Celui-ci, sans perdre de temps, saisit l'arme du brigand et le pointa en disant: "si tu bouges, je te tue, et si l'un de vous remue un doigt," dit-il, en s'adressant aux autres, "c'en est fait de votre chef." Maintenant, ajoute le zouave, en prenant de sa main gauche le bras de la jeune fille, il faut que tu viennes nous conduire tous les deux hors du bois, je te promets la vie sauve et si tu ne te hâtes pas, je te tue à l'instant." Le brigand se voyant mal pris et n'ayant pas le courage d'affronter la mort, obéit en tremblant aux ordres bien formels du zouave. Il commanda à ses compagnons de ne pas bouger de leur place. Et comme leurs armes se trouvaient dans la caverne, ils ne pouvaient secourir leur chef. Ce dernier, qui ne demandait pas mieux que d'abrégier ses terreurs, partit aussitôt pour conduire hors du bois le zouave et la jeune fille.

Lorsqu'ils furent en lieux sûrs, le zouave renvoya le brigand et revint à la ville de Rome avec la jeune fille qu'il avait délivrée et sauvée de la torture et de la mort; mais la jeune fille était devenue folle.

ANTONIO.

Montréal, 1er mai 1884.

UNE HALLUCINATION

Dans l'hiver de 1870, le gouvernement de Québec fit faire des arpentages dans le canton de Metgermette, comté de Dorchester, dans l'intérêt de la colonisation.

Un arpenteur de mes amis fut chargé de cette besogne.

Mon ami, connaissant mes goûts pour la chasse, m'invita à aller passer quelque temps avec lui dans le bois.

Je lui promis d'aller lui faire une surprise un de ces beaux jours.

Il avait quatre hommes à son service, et logeait avec eux dans une cabane à sucre, à neuf milles de toute habitation.

Vers la fin du mois de mars, je pus rejoindre mon ami l'arpenteur.

Je fus reçu, il va sans dire, à bras ouverts.

Durant huit jours je fis la chasse avec tant de succès que je ne laissai pas, au moins selon les apparences, un seul couple de perdrix pour renouveler l'espèce dans Metgermette.